N° 4887 — 94e ANNÉE

31 OCTOBRE 1936

L'ILLUSTRATION

31. 10. 1936

L'INVESTISSEMENT DE MADRID PAR LES « NATIONAUX » : LE GÉNÉRAL VARELA — EN DJELLABA — SUIT DU HAUT DU MIRADOR DE TOLÈDE LES OPÉRATIONS QUI ONT ABOUTI A LA PRISE D'ILLESCAS

AVEC CE NUMÉRO L'ABONNEMENT N° 1 COMPREND " LA PETITE ILLUSTRATION " CONTENANT

« LA PRINCESSE ADÉLAÏDE OU L'AMOUREUSE CONTRARIÉE », par ÉMILE MAGNE.

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9e)

Voir au verso les tarifs d'abonnement.

N° 4887 — 94e Année

Téléphone : Trudaine 82-54.
4 lignes à la suite
groupées sous ce numéro.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL HEBDOMADAIRE UNIVERSEL
13, Rue Saint-Georges, PARIS
Le droit de reproduction des dessins, des gravures et du texte de ce numéro est réservé pour tous pays.
31 Octobre 1936

Adresse Télégraphique :
Illustration - 22 Paris.
R. C. : 135013 (Seine).

TARIF DES 3 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

Applicable depuis le 12 Septembre 1936 aux abonnements et renouvellements partant du 1er Octobre 1936.

L'**abonnement n° 1** se compose des 52 numéros annuels, dont 3 spéciaux, et des fascicules de "La Petite Illustration" joints à chacun des numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 spéciaux, sans la collection de "La Petite Illustration".

L'**abonnement n° 3** est formé seulement des numéros d'actualités, au nombre de 49, à l'exclusion des 3 numéros spéciaux annuels et de "La Petite Illustration"; il n'est pas accepté pour 3 mois.

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an . . .	200 francs.	175 francs.	140 francs.
6 mois . . .	103 francs.	90 francs.	73 francs.
3 mois . . .	54 francs.	47 francs.	(Non accepté.)
Deux ans . .	370 francs.	320 francs.	260 francs.

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT DES JOURNAUX LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT (c'est-à-dire tous les pays non compris dans les tableaux qui suivent)

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an. . . .	385 francs.	327 francs.	278 francs.
6 mois . . .	195 francs.	166 francs.	142 francs.
3 mois . . .	99 francs.	84 francs.	(Non accepté.)

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 0/0

AFRIQUE DU SUD (Union), ALBANIE, ALLEMAGNE, ARGENTINE, AUTRICHE, BRÉSIL, BULGARIE, CANADA, COLOMBIE, CONGO BELGE, CUBA, DANTZIG, ÉGYPTE, ESTHONIE, ÉTHIOPIE, FINLANDE, GRÈCE, GUYANE HOLLANDAISE, HEDJAZ, HOLLANDE, HONGRIE, IRAK, IRAN, LETTONIE, LIBÉRIA, LITHUANIE, MEXIQUE, COLONIES PORTUGAISES, ROUMANIE, TCHÉCOSLOVAQUIE, TERRE-NEUVE, TURQUIE, U. R. S. S., URUGUAY, ÉTAT DU VATICAN, VENEZUELA, YOUGOSLAVIE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an. . . .	292 francs.	251 francs.	209 francs.
6 mois . . .	149 francs.	128 francs.	107 francs.
3 mois . . .	76 francs.	65 francs.	(Non accepté.)

III. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT SUPÉRIEURE A 50 0/0

CHILI, COSTA RICA, RÉPUBLIQUE DOMINICAINE, ÉQUATEUR, GUATEMALA, HAÏTI, HONDURAS, NICARAGUA, PANAMA, PARAGUAY, SALVADOR

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an. . . .	263 francs.	227 francs.	188 francs.
6 mois . . .	135 francs.	116 francs.	96 francs.
3 mois . . .	69 francs.	59 francs.	(Non accepté.)

Avis important. — Tous les prix ci-dessus sont acceptés au cours du change dans la monnaie du pays du souscripteur ou toute autre monnaie étrangère pourvu qu'elle soit négociable.

IV. — PAYS LIMITROPHES OU DANS LESQUELS "L'ILLUSTRATION" POSSÈDE UNE ORGANISATION SPÉCIALE

PAYS	MONNAIE	ABONNEMENT N° 1			ABONNEMENT N° 2			ABONNEMENT N° 3	
		UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS
Belgique	Fr. belges	345 »	176 »	90 »	300 »	155 »	78 »	245 »	128 »
Espagne, Canaries et Maroc espag...	Fr. franç.	239 »	122 »	62 »	197 »	105 »	54 »	169 »	88 »
Italie et colonies ital.	Lire.....	315 »	160 »	81 »	270 »	137 »	70 »	226 »	115 »
Luxembourg.....	Fr. luxemb.	270 »	140 »	72 »	237 »	122 »	62.50	194 »	100 »

PAYS	MONNAIE	ABONNEMENT N° 1			ABONNEMENT N° 2			ABONNEMENT N° 3	
		UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS
Principauté de Monaco	Fr. franç.	200 »	103 »	54 »	175 »	90 »	47 »	140 »	73 »
Pologne (1)	Zlotys ...	102 »	52 »	26.50	87.75	44.75	22.75	73 »	37 50
Portugal	Fr. franç.	262 »	134 »	68 »	226 »	117 »	58 »	186 »	96 »
Suisse (1)	Fr. suisses	55 »	28.50	14.50	48 »	24.75	13 »	40 »	20.50

(1) En Pologne et en Suisse les règlements peuvent être exécutés par chèque postal polonais et chèque postal suisse respectivement aux comptes P. K. O. Varsovie Nr 14.390, pour la Pologne, et IVB 557, Les Brenets, pour la Suisse.

Tous les abonnements partent du 1er de chaque mois. — Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de UN franc en timbres-poste. Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2101, Paris) ou chèques à l'ordre de "L'Illustration".

ÉTATS-UNIS. — Entered as second class matter January 27, 1903, at the Post-Office, at New York, N. Y. under Act of March 3, 1879.

LA SEMAINE CAMIQUE, par Cami.

Voir la suite de la "Semaine Camique" page VI des Annonces.

ENTRAINEMENT IDÉAL

— C'est ici que tu t'exerces pour ton duel de demain?

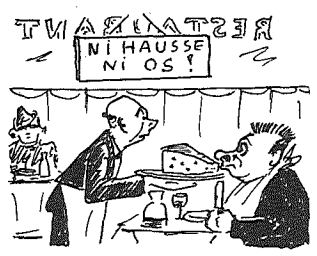
— Dame ! mon adversaire a une « tête de pipe » !

LE JOYEUX REQUIN

— Si le radeau chavire, ça nous fera un bon plat de légumes.

— De légumes?

— Oui, des « hommes de terre en robe de chambre » !



MALENTENDU

— Ce fromage ne me dit rien.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il vous dise?

MAUVAISE NOUVELLE

— Il paraît qu'on va supprimer le bagne.

— Comment écrirais-je mes romans sans forçat évadé ou sans bagnard innocent ! C'est la mort du feuilleton !

AUX SPORTS D'HIVER

— Vous pourriez faire attention ! Ce ne sont malheureusement pas des glaces éternelles !

10. 10. 1936

La première journée du congrès radical-socialiste à Biarritz : des militants lèvent le bras en protestation contre des poings levés.

continuer à soutenir comme par le passé, au sein du gouvernement, la doctrine du parti, qui est celle de l'ordre public dans le respect de la légalité et de la propriété individuelle, de la paix internationale par le maintien des amitiés, de la fidélité aux engagements et aux principes de la Société des Nations, du renforcement de la défense nationale, etc. Toutes ces formules sont anodines. De l'équilibre budgétaire lui-même il n'est fait mention que pour recommander un « vigoureux effort » en sa faveur. En lisant ce texte, on n'y retrouve guère l'écho des sévères critiques dont le gouvernement, pendant trois jours, avait été harcelé. Les radicaux-socialistes n'ont pas voulu prendre l'initiative d'une dislocation de l'équipe ministérielle et d'une crise politique. Malgré tout, le congrès de Biarritz marquera une date. Il a créé un climat nouveau. Il permet à l'expérience commencée de se poursuivre, mais à la condition implicite que certaines méthodes seront changées et que les communistes soient tenus en lisière. Sinon le concours radical, qui subsiste encore, cesserait. Un avertissement solennel a été donné dont le gouvernement devra tenir compte.

LES ENTRETIENS ITALO-ALLEMANDS

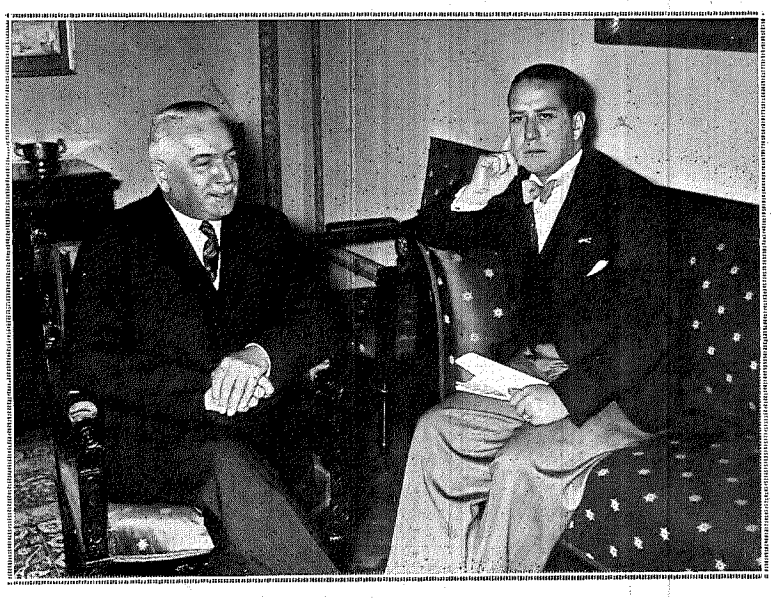
Le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères italien, s'est rendu à Berlin, le 20 octobre, et il y a eu, pendant deux jours, de longs entretiens avec le baron von Neurath, le général Goering et le Dr Goebbels. Avant de regagner Rome, il est passé par Berchtesgaden, près de Munich, où le Führer l'a reçu dans sa villa personnelle, le 24 octobre. Ce voyage a donné lieu à des manifestations chaleureuses et il a revêtu une importance exceptionnelle.

Ce qui caractérise la politique extérieure italienne, c'est son réalisme, qui se traduit par une extrême mobilité. Elle ne s'attache pas à des formules ou à des principes et s'adapte sans cesse aux circonstances. De là un jeu subtil de balance, qui l'incline à des attitudes successives et contradictoires. Au temps du front commun de Stresa, l'Italie, en plein accord avec la France et l'Angleterre, s'opposait à l'emprise germanique en Europe centrale et défendait contre le national-socialisme l'indépendance autrichienne. La guerre éthiopienne, en la brouillant avec l'Angleterre et la Société des Nations, l'a rapprochée de l'Allemagne, qui ne participait pas aux sanctions. Mais le 11 juillet dernier était conclu l'accord austro-allemand par lequel le gouvernement de Vienne, en « normalisant » ses rapports avec le Reich hitlérien, se détachait quelque peu de l'orbite de Rome. L'influence italienne dans la vallée du Danube était atteinte. La mission du comte Ciano avait pour objet de réparer, autant que possible, ce préjudice en mettant à profit les autres raisons qui incitent l'Italie et l'Allemagne à conjuguer leur action internationale.

Il est deux points au moins sur lesquels leur entente est complète : la désaffection à l'égard de l'esprit genevois et la lutte contre le bolchevisme. Précisément, la négociation d'un nouveau pacte de sécurité en remplacement de celui de Locarno et la guerre civile d'Espagne offrent l'occasion de concrétiser cette politique. Plus d'obligation de sécurité collective ou d'assistance mutuelle, dans le cadre du covenant et de son fameux article 16; plus de « paix indivise », liant le sort de l'Ouest européen à celui de l'Est ; un pacte régional strictement limité aux frontières occidentales entre les quatre grandes puissances de l'ancien « pacte à quatre » et sans aucune ingérence de la Société des Nations ni recours à ses principes. D'autre part, exclusion de la Russie soviétique de toutes les ententes à venir et opposition au communisme sous toutes les formes, notamment en empêchant un régime soviétique de s'installer en Espagne, ce qui implique une sympathie agissante en faveur du gouvernement de Burgos, contre ceux de Madrid ou de Barcelone.

Cette identité de vues était facile à définir et à affirmer d'une façon éclatante. Plus délicate, en revanche, était la recherche d'une conciliation entre les intérêts allemands et les intérêts italiens en Europe centrale et danubienne, car les deux pays s'y affrontent sur un pied de rivalité politique comme de concurrence économique.

A l'issue du voyage du comte Ciano, deux communiqués ont été publiés. L'un a annoncé la reconnaissance officielle de l'Empire italien par le gouvernement du Reich. L'autre, assez vague dans ses termes, se borne à dire qu'ont été examinées « les questions actuelles d'ordre politique, économique et social les plus importantes, en particulier celles qui intéressent directement les deux pays », que « les conversations se sont déroulées dans une atmosphère de grande cordialité » et que « l'on a constaté avec une satisfaction réciproque la concordance de vues et l'intention des deux gouvernements de déployer une action commune en faveur de l'œuvre générale de paix et de reconstruction ». A cet effet, ils ont décidé « de se tenir en rapports pour la réalisation de ces buts ». Quelle forme, toutefois, a été donnée à l'entente italo-allemande ? Des textes précis ont-ils été signés ? On ne nous le dit pas. Il est clair, néanmoins, que les deux gouvernements se sont engagés à une consultation pour ainsi dire permanente, qui présuppose l'unité d'action à l'égard des problèmes *politiques* (Locarno, entre autres), *économiques* (le bassin danubien) et *sociaux* (le communisme). Il n'y a rien, dans cette collaboration étroite, qui constitue une menace, d'autant que l'Italie n'entend point se brouiller avec la France ou avec l'Angleterre et que l'Allemagne, qui a besoin de ménager l'Angleterre, ne veut pas se compromettre en soutenant trop à fond la politique italienne en Méditerranée. Mais le nouveau Locarno va devenir bien difficile à négocier par suite de l'opposition italo-allemande à tout système qui, d'une façon quelconque, se référerait au covenant ou tiendrait compte des pactes soviétiques. Dans un autre ordre d'idées, de larges développements de l'accord intervenu sont probables. C'est ainsi que le concours allemand ne manquera pas de se traduire sur le plan économique pour la mise en œuvre de l'Ethiopie. Il faut s'attendre aussi, aussitôt après la prise de Madrid par les troupes du général Franco, à ce que l'Allemagne et l'Italie reconnaissent *de jure* le gouvernement de Burgos. Le communiqué officiel a d'ailleurs été complété par une déclaration écrite que le comte Ciano a remise à la presse. Un passage surtout doit en être retenu. C'est le suivant, relatif à l'Espagne : « Nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que l'Italie et l'Allemagne n'ont d'autre désir que celui de voir l'Espagne reprendre le plus tôt possible, dans une intégrité absolue aussi bien du point de vue national que du point de vue colonial, la grande place qui lui revient dans la vie des nations. » Cette allusion à l'intégrité du territoire national et colonial paraît destinée à couper court à toutes les rumeurs d'après lesquelles le général Franco aurait négocié l'appui de l'Italie et de l'Allemagne contre des promesses de cessions territoriales, notamment aux Baléares et au Maroc. — Robert Lambel.



La rencontre du baron von Neurath et du comte Ciano, ministres des Affaires étrangères d'Allemagne et d'Italie.

10. 10. 1936

En route vers l'Espagne en guerre :
le passage de notre envoyé spécial à la frontière française.

DANS L'ESPAGNE EN GUERRE

par J. Clair-Guyot,
envoyé spécial de « L'Illustration ».

Burgos, 15 octobre.

Une semaine déjà que j'ai quitté Paris ! Ce n'est pas trop pour gagner la frontière d'Espagne, la franchir, puis arriver au terme d'une première étape ; remettre des lettres de créance et en attendre les effets ; s'acclimater à une atmosphère surchauffée ; dégager la vérité des légendes, colportées plus vite que les réalités ; enfin, pour commencer ma fonction d'informateur.

Avant de solliciter l'indispensable laissez-passer qui vous ouvrira la frontière et pour pouvoir circuler librement en Espagne divisée, il faut maintenant choisir celui des deux camps qui se disputent le gouvernement des provinces, se déclarer l'ami de l'un ou de l'autre et être reconnu comme tel.

Ainsi, je suis arrivé un matin à Biarritz, où je reçus de personnages qualifiés l'assurance que, dès le lendemain, j'obtiendrais satisfaction et qu'une automobile « officielle » me conduirait jusqu'à Saint-Sébastien, d'où je pourrais aussitôt gagner Burgos, siège actuel de l'autorité administrative du gouvernement du général Franco.

Les promesses n'étaient pas vaines. Le jour annoncé, avant midi, j'arrivai devant un des postes frontières espagnols sur lesquels flotte à nouveau, en se détachant sur le ciel, le drapeau rouge et jaune, celui de la vieille Espagne, autour duquel se rangent les « nationaux » bien décidés à affranchir leur patrie des perturbateurs qui la conduisaient aux pires désordres et à la ruine.

Visa de mon passeport et — référence aussi utile en ce moment — assurance donnée par mon compagnon de route que je n'étais pas indésirable ; rapide regard des douaniers espagnols sur mes bagages ; vibrant souhait de bon voyage joyeusement lancé par quelques jeunes « volontaires » aux bérets rouges et, déjà, je roulais sur le sol hispanique, dévalant, par un ancien chemin muletier amélioré, à travers un paysage grandiose jusqu'à Véra. Là, je devais me présenter à l'autorité militaire. Le commandant militaire de la région, le vicomte X..., qui conserve toute sa distinction sous le très simple uniforme qu'il porte fièrement depuis la lutte — une cotte de toile bleue ornée de minuscules insignes — me reçut avec la plus franche cordialité.

De ce moment, je n'avais plus qu'à regarder, à écouter...

Partout dans les villages que je traverse je vois les traces d'une lutte qui fut rude : les façades des maisons sont criblées de balles ; des carcasses d'automobiles brûlées gisent sur le bord des routes. A Irun, la vision de certains quartiers est effroyable ; des pâtés entiers d'immenses immeubles modernes ont été méthodiquement incendiés ; il ne reste que des murs noircis. Mais à ce sujet on peut s'en rapporter aux photographies que nous avons publiées le 12 septembre.

Saint-Sébastien a retrouvé la vie normale. Le cauchemar est fini. La population, libérée, affranchie du joug qui la terrorisa pendant quelques jours, a pavoisé toutes les maisons. Les rues grouillent à nouveau d'une foule accrue de tous ceux qui se réfugient à Saint-Sébastien pour échapper à la fureur des révolutionnaires.

A l'hôtel où je déjeune, un diplomate espagnol avec lequel je venais de passer la frontière me présente à des amis rencontrés par hasard, et les récits incroyables commencent. Un vieillard me raconte comment les rouges, alors qu'ils étaient maîtres de la ville, ont obligé la population à verser son argent dans les banques, après quoi ils vidèrent les coffres-forts pleins. Ses deux neveux qu'il élevait, son frère et son beau-frère ont été fusillés par les rouges et, avec une flamme dans le regard, il ajoute : « Mes trois fils se sont engagés avec ceux qui ont juré de sauver l'Espagne et... ils vaincront ! »

On me désigne une jeune fille, jolie, distinguée, dont la pâleur du fin visage attristé tranche sur sa robe de deuil : cette malheureuse a vu fusiller sans raison son père, sa mère et ses quatre frères ; elle-même fut violentée par les assassins de ses parents.

La liste serait longue, hélas ! de semblables méfaits !...

Dès ma première étape de Saint-Sébastien à Burgos, je suis frappé par l'expression détendue de tous les habitants. Les enfants jouent, les jeunes filles, les jeunes gens, les vieux, tous paraissent libérés du même affreux cauchemar. C'est qu'on ne peut imaginer ce qu'a pu être et ce qu'est encore pour certains, toujours menacés, pas encore délivrés, la vie en Espagne sous la terreur des rouges. Certes, cela provoque des représailles ! Mais il n'est pas nécessaire de faire grand effort pour se rendre compte de ce que peut être la rage de ceux qui, dépouillés, ruinés, endeuillés, encerclent après une âpre lutte les auteurs responsables de leurs malheurs ! Quoi qu'il en soit, partout où je suis passé depuis mon arrivée, j'ai été frappé, plus encore que par l'impression de sécurité qui est réelle, par l'exaltation des populations assurées d'être délivrées d'une perpétuelle menace.

Aussi, en quelques jours, les circonstances m'ont surtout donné l'occasion d'assister à des manifestations du patriotisme et de la foi de ceux qui veulent maintenir, développer la grandeur de l'Espagne.

« Allez à Saragosse assister aux fêtes de la Race et de la Vierge du Pilar, m'a-t-on conseillé. De là, il vous sera facile de gagner Huesca, la ville que, dans leurs communiqués, les rouges affirment posséder. »

Sentinelles sur les routes :
un paysan chaussé d'une botte et d'une espadrille et un volontaire de quatorze ans.

Le siège de la Junte de défense nationale à Burgos.

10.10.1936

Pour aller à Saragosse j'ai quitté Burgos en auto, à la fin du jour, avec en poche les laissez-passer nécessaires. Laissez-passer qu'il faut exhiber aux hommes armés : soldats réguliers ou volontaires qui assurent dans les villes, les villages ou encore à certains croisements de routes l'occupation des provinces reconquises.

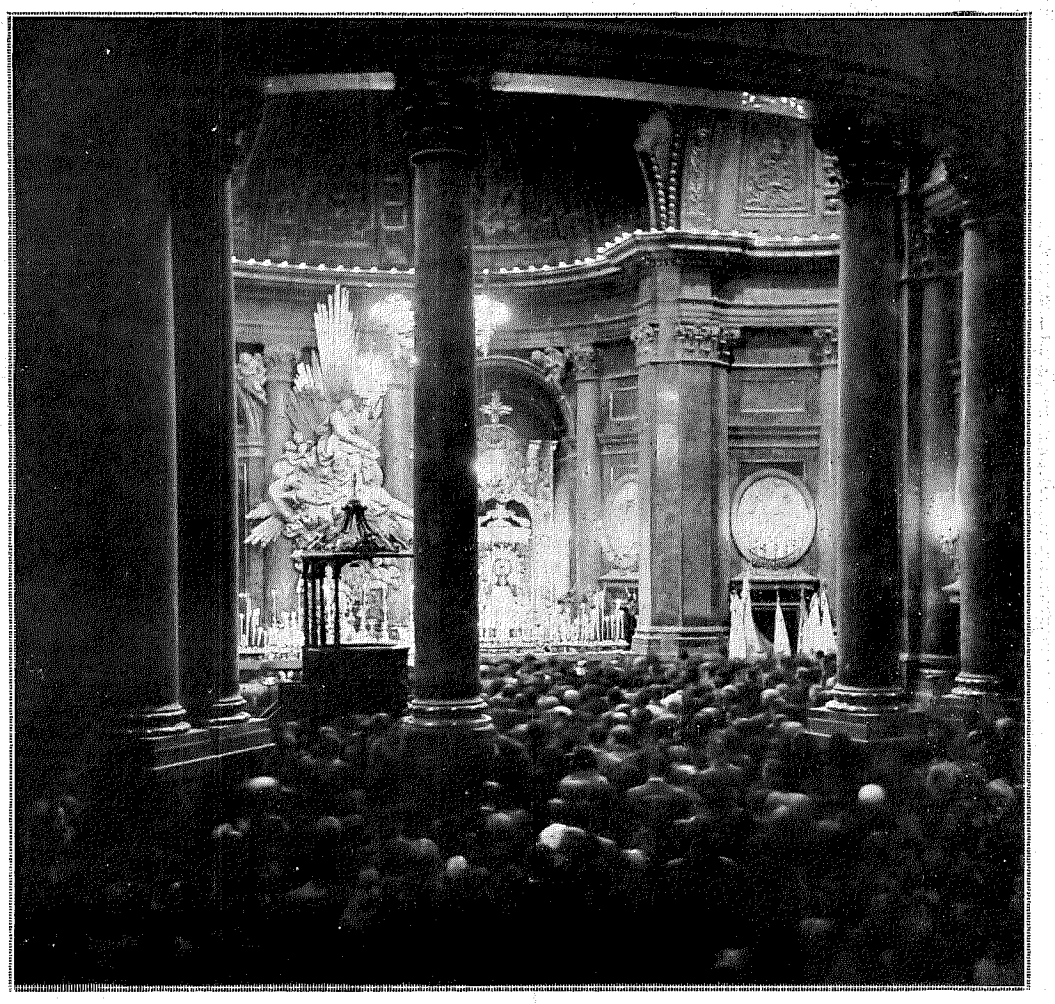
Ainsi on voit tout à coup, barrant la route, trois ou quatre hommes qui braquent vers vous leur fusil. Les premières fois on est un peu surpris, surtout si cela vous fait sortir d'une douce rêverie à laquelle on s'était abandonné, bercé par le ronronnement du moteur de l'auto qui vous emporte. Le visage de ceux qui vous arrêtent paraît rébarbatif au-dessus du canon de fusil qui vous regarde de son œil rond. Mais, dès que la preuve est faite qu'on a le droit de passer, les

L'envoyé de l'agence Havas
tapant en plein air ses télégrammes à la machine.
Au fond, le village d'Almudevar.

fusils s'abaissent, les visages s'éclairent d'un bon sourire et l'on se sépare après un cordial salut. Au bout de deux jours d'entraînement, on ne s'effraie pas plus des fusils que du bâton blanc de nos agents.

La fête de la Race (célébrée tous les ans non seulement en Espagne, mais dans tous les pays de civilisation espagnole) a donné lieu à Saragosse, cette année, à d'interminables défilés de tous ceux, hommes, femmes, jeunes filles, gamins, qui se sont enrôlés pour lutter dans le mouvement actuel. Toute la journée l'animation fut intense en ville. Les rues grouillaient d'une foule très dense, insouciante de la pluie qui tombait fine et serrée.

Ce même 12 octobre on célèbre à Saragosse, avec la fête de la Race, la Vierge du Pilar, une des grandes patronnes de l'Espagne. Un cortège religieux parcourt la ville, dès la nuit venue. Le temps était si mauvais cette année qu'on décida de remettre au lendemain la traditionnelle cérémonie. Elle n'en eut pas moins de succès. Ce cortège de la Vierge du Pilar constitue du reste un extraordinaire spectacle. Des motifs lumineux, portés par des fidèles, se succèdent, les plus gros figurant les *pater* du chapelet, les plus petits les *ave ;* ils sont encadrés par deux files ininterrompues d'hommes et de femmes tenant chacun un cierge allumé. Viennent ensuite des statues vénérées, des châsses escortées de prêtres. Le défilé dure plus de deux heures. Il provoque partout un profond enthousiasme et les manifestations d'une foi ardente lorsqu'il passe dans les



Dans la cathédrale de Saragosse : la foule des fidèles devant la statue de la Vierge du Pilar, dont la robe porte les insignes de capitaine-général de l'armée.

rues où les lumières sont éteintes pour laisser aux cierges tout leur éclat. Cette année plus encore que d'habitude, des soldats et cette fois beaucoup de combattants volontaires des différents groupements s'étaient joints au cortège, qui comporte toujours des militaires, car la Vierge du Pilar a le grade de capitaine-général de l'armée espagnole et elle en porte, le 12 octobre, les insignes sur sa robe blanche brodée d'or. Cependant la statue si vénérée ne figure pas dans le cortège. Elle ne quitte pas la chapelle étourdissante de richesses dans laquelle elle trône au milieu de la cathédrale, où pendant trois jours des milliers et des milliers de fidèles viennent prier.

Des soldats dégagent de sa position périlleuse la voiture dans laquelle se trouvait notre envoyé spécial et qui, manquant un virage, s'immobilisa en porte à faux sur le bord du canal, entre Saragosse et Huesca.

De Saragosse je suis allé à Huesca, « sur le front ».

Simultanément, nationaux et gouvernementaux disent occuper Huesca, considérée à juste raison dans chaque camp comme la clé qui ferme ou pourrait ouvrir la libre circulation le long de la frontière française en communication avec Barcelone. C'est pour couper court à toute équivoque qu'on nous a suggéré d'aller faire un petit tour à Huesca.

De Saragosse à Huesca, la route s'allonge sur 80 kilomètres. Un incident, anodin en somme et tout personnel, faillit là, d'un coup brutal, mettre fin à mon reportage. Un virage manqué et la voiture dans laquelle je me trouvais fila perpendiculairement jusqu'au bord du canal et ne s'immobilisa enfin qu'alors que les deux roues avant tournaient dans le vide au-dessus de l'eau miroitant à 6 ou 7 mètres au-dessous.

Les autres voitures emportant la mission des journalistes internationaux, ne nous voyant plus, revinrent en arrière. Avec leur aide et celle des soldats d'un petit poste voisin, on remit la voiture sur la route.

Une heure de retard fut le seul inconvénient de cette mésaventure. Une heure durant laquelle mon confrère de l'agence Havas, assis sur une borne au bord du canal, sa machine à écrire sur les genoux, tapa ses télégrammes sous les regards étonnés des soldats espagnols accourus pour nous porter secours.

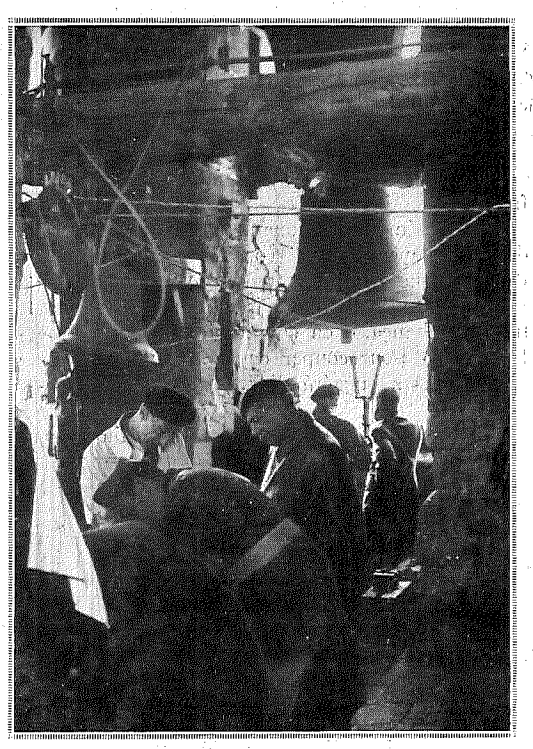
Dans Huesca, nous sommes entrés tels de simples touristes. Prétentieux, nous aurions pu penser que les fortes détonations qui claquaient à espaces réguliers, mais sans précipitation, étaient celles d'une salve d'honneur. C'étaient en réalité les « départs » des batteries des nationaux qui pilonnaient, des abords de la ville, les positions adverses.

Ici, la vie se poursuit dans le plus grand calme. Les enfants jouent dans les rues ; les femmes bavardent et

10. 10. 1936

Panorama de Huesca vu du clocher de la cathédrale.

rient sur le pas des portes. Du haut du clocher de la cathédrale de Huesca, nous avons pu contempler la ville et observer les positions des gouvernementaux. Ces derniers ne répondent plus depuis quelques jours aux bombardements de l'artillerie des nationaux. Est-ce manque de munitions ? On pourrait le supposer, car, lorsqu'ils viennent au-dessus de Huesca, leurs aviateurs



Un groupe de journalistes dans le clocher de la cathédrale de Huesca.

lancent ici, maintenant, comme projectiles des pierres de 10 ou 20 kilos ! L'avion, engin extra-moderne, utilisant les projectiles des ancestrales catapultes ! L'avion lance-pierres !

Bref, je suis allé, nous sommes allés, journalistes internationaux, dans Huesca et avons constaté ainsi que nous étions toujours dans les lignes des nationaux. Ce sera le premier point de mon enquête, que je tenterai de poursuivre au sud-ouest, vers Tolède.

Jean Clair-Guyot.

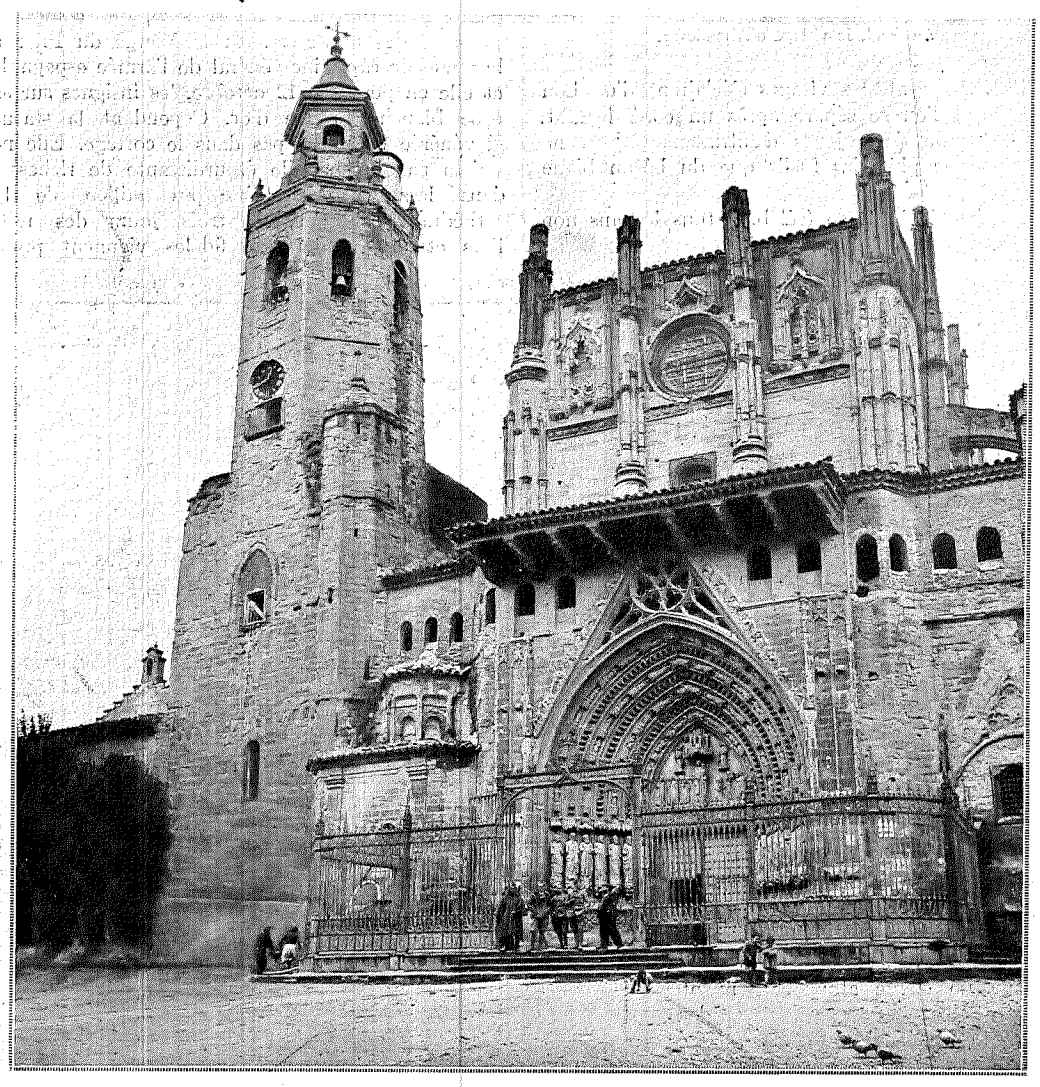
(A suivre.)

LA GUERRE D'ESPAGNE ET L'EUROPE

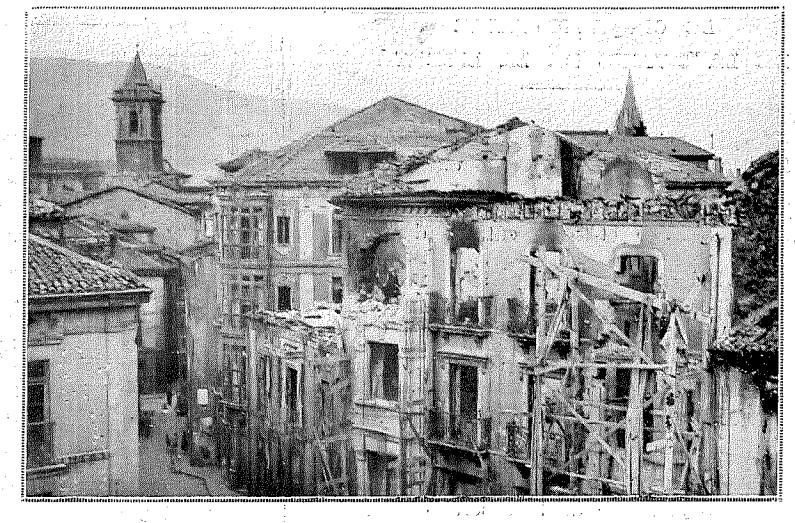
Les événements décisifs ne se sont pas encore produits en Espagne. L'investissement de Madrid par les armées « nationales » continue et se resserre de jour en jour selon un plan méthodique qui ne veut rien laisser à l'improvisation ou au hasard. Il semble que les Madrilènes n'aient plus de doute sur l'issue de la lutte et une grande partie de la population souhaiterait la reddition afin d'éviter de sanglantes horreurs. Mais le gouvernement veut résister jusqu'au bout.

Le 19 octobre, on a appris que le président de la République, M. Azana, dont la femme est actuellement réfugiée en France, s'était rendu à Barcelone et qu'il s'y était installé. Mais le gouvernement de Madrid a tenu à préciser que le chef de l'Etat n'avait pas transféré son siège en Catalogne : il entreprenait seulement une tournée des provinces restées fidèles.

C'est toutefois sur le plan international que la guerre espagnole a eu, la semaine dernière, les répercussions les plus considérables. A Londres, à la réunion tenue le 23 octobre par le comité de non-intervention, le représentant soviétique, prenant acte des violations de la neutralité au profit des « rebelles » dont le Portugal, l'Italie et l'Allemagne se rendraient coupables, a annoncé que son pays ne se considérait plus comme lié par ses engagements antérieurs « dans une plus grande mesure qu'aucun des autres participants » à l'accord commun de non-ingérence. Cette formule, assez obscure dans ses termes, a donné lieu à une longue discussion. Pratiquement, il paraît certain que la Russie, désormais, prêtera ouvertement son assistance au gouvernement de Madrid. Cette attitude peut déterminer, dans le sens contraire, celle du Portugal, de l'Italie et de l'Allemagne. Cela ne changera pas grand-chose, peut-être, à ce qui existait, car, en dépit de toutes les dénégations, la neutralité n'était respectée jusqu'ici ni par ces trois puissances, ni par la Russie elle-même. Mais, en cessant d'être clandestins, ces concours opposés risquent de provoquer des incidents désastreux pour la tranquillité du reste de l'Europe. D'ores et déjà, d'ailleurs, le Portugal a pris position en rompant les relations diplomatiques avec Madrid et en rappelant son chargé d'affaires, qui se trouvait à Alicante.



Le clocher de la cathédrale de Huesca.
Photographies J. Clair-Guyot.



La gare et un quartier du centre.

Autour de l'église : plusieurs maisons n'ont plus de toit.

Le colonel Martin Alonzo, qui entra le premier dans la ville ; le général Orgaz, et le colonel Aranda, commandant la garnison assiégée.

Pendant une alerte aérienne : les habitants se précipitent vers les abris.

DANS OVIEDO DÉGAGÉE PAR LES NATIONALISTES

12. 10. 1936

LE CINQUANTENAIRE DE LA STATUE DE LA LIBERTÉ

Dans la vieille et pittoresque rue des Marchands à Colmar se dresse une grande maison à la façade austère. Une porte chargée de lourdes serrures anciennes nous livre le passage et nous entrons dans la maison natale de Bartholdi, transformée aujourd'hui en musée qui porte le nom du sculpteur.

C'est dans cette maison que nous trouvons réunies toutes les maquettes et toutes les ébauches des œuvres de Bartholdi, aussi impressionnantes par leur quantité que par les proportions gigantesques de plusieurs d'entre elles.

Si les dimensions du Lion de Belfort sont déjà énormes, elles n'existent pas cependant à côté de la statue de la Liberté dont les Américains fêtent (ce 28 octobre) le cinquantième anniversaire.

Cette statue, qui fut érigée par les soins d'un comité franco-américain, mesure 46 mètres de hauteur. Le socle est d'une hauteur à peu près égale et, avec les murs de soutien qui font atteindre à l'œuvre une hauteur totale de plus de 100 mètres, elle reste aujourd'hui encore la plus grande statue du monde.

Si l'on se reporte aux possibilités techniques des années 1878 à 1884 pendant lesquelles la statue a été construite, il est facile de se rendre compte de l'effort considérable qu'il a fallu, et au point de vue financier, et au point de vue technique, pour réaliser cette statue colossale.

Auguste Bartholdi.

L'idée d'offrir à l'Amérique une statue en souvenir de l'amitié franco-américaine a été celle de deux hommes surtout : d'abord celle du sculpteur lui-même et ensuite celle de M. Edouard de Laboulaye, grand-père de notre actuel ambassadeur de France en Amérique, qui était président du comité de l'Union franco-américaine. Si M. de Laboulaye a pu voir encore cette statue se réaliser, il n'a pu, hélas ! assister à sa remise en 1884 à l'ambassadeur des Etats-Unis, ni à son inauguration en 1886, mais son nom restera éternellement attaché à cet impérissable témoignage de l'amitié entre nos deux grands peuples.

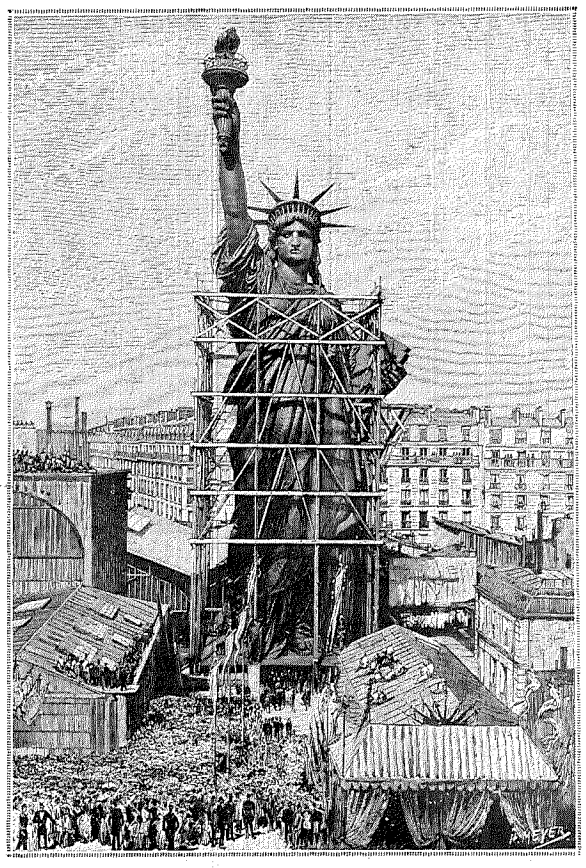
Bartholdi, primitivement destiné aux études de droit, eut une mère qui sut heureusement le comprendre et le soutenir dans sa vocation artistique. Il fut l'élève du peintre Ary Scheffer, qui distingua immédiatement le véritable tempérament du jeune Alsacien et l'orienta aussitôt vers la sculpture.

Sa première œuvre était un bas-relief, *Françoise de Rimini,* dans lequel il traduit fidèlement l'idée d'un tableau de son maître dans le langage de la sculpture. A vingt ans, en 1854, il crée la statue du général Rapp pour la grande place de Colmar. Puis, successivement, le monument Schœngauer, celui du Vigneron alsacien, les grandes fontaines pour les villes de Bordeaux et de Lyon, le palais de Longchamp à Marseille et tant d'autres dont le dernier avant la guerre de 1870 est le monument de Vercingétorix qui se trouve à Clermont-Ferrand.

La guerre de 1870, à laquelle il prit part comme commandant de la garde nationale d'abord, comme aide de camp de Garibaldi ensuite, modifia profondément son impulsion artistique. Il créa en 1872 le monument émouvant qui se trouve au cimetière de Colmar : une dalle soulevée par le bras d'un guerrier qui cherche à revivre et à se venger.

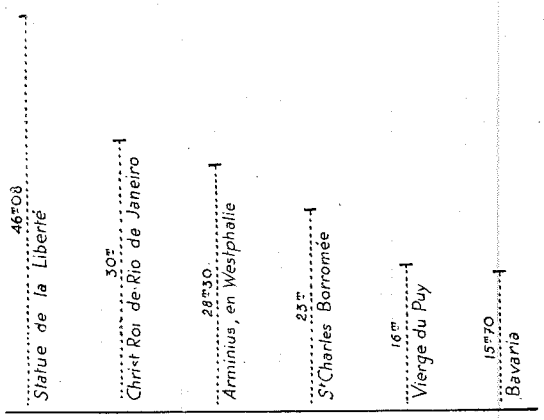
Il créa successivement la statue de Vauban à Avallon, celle de Gambetta à Ville-d'Avray, le monument de l'amitié alsacienne à Bâle, la statue de La Fayette à New York, les grandes fontaines à Washington, et en 1880 il acheva le gigantesque Lion de Belfort, symbole de la défense héroïque de cette cité glorieuse.

Mais, entre temps, Bartholdi avait fait en compagnie de son aîné Jérôme deux grands voyages en Egypte. Ces voyages ne sont pas restés sans influence sur son génie. C'est là-bas qu'il a eu l'idée de créer une œuvre qui, par ses dimensions gigantesques, pourrait rivaliser avec les immenses statues de l'antiquité. Et c'est au cours de son premier voyage en Amérique, en 1871, qu'il conçut la pensée d'élever sur la rade de New York la statue de la Liberté.



Remise le 4 juillet 1884, dans les ateliers de MM. Gaget, Gauthier et C^ie^, rue de Chazelles, de la statue de la Liberté à M. Morton, ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

Dessin d'Henri Meyer extrait du *Courrier des Etats-Unis.*



Hauteur comparative des statues les plus grandes sans leurs piédestaux.

Signalons que la colonne Vendôme, de la base au sommet, mesure 44 mètres.

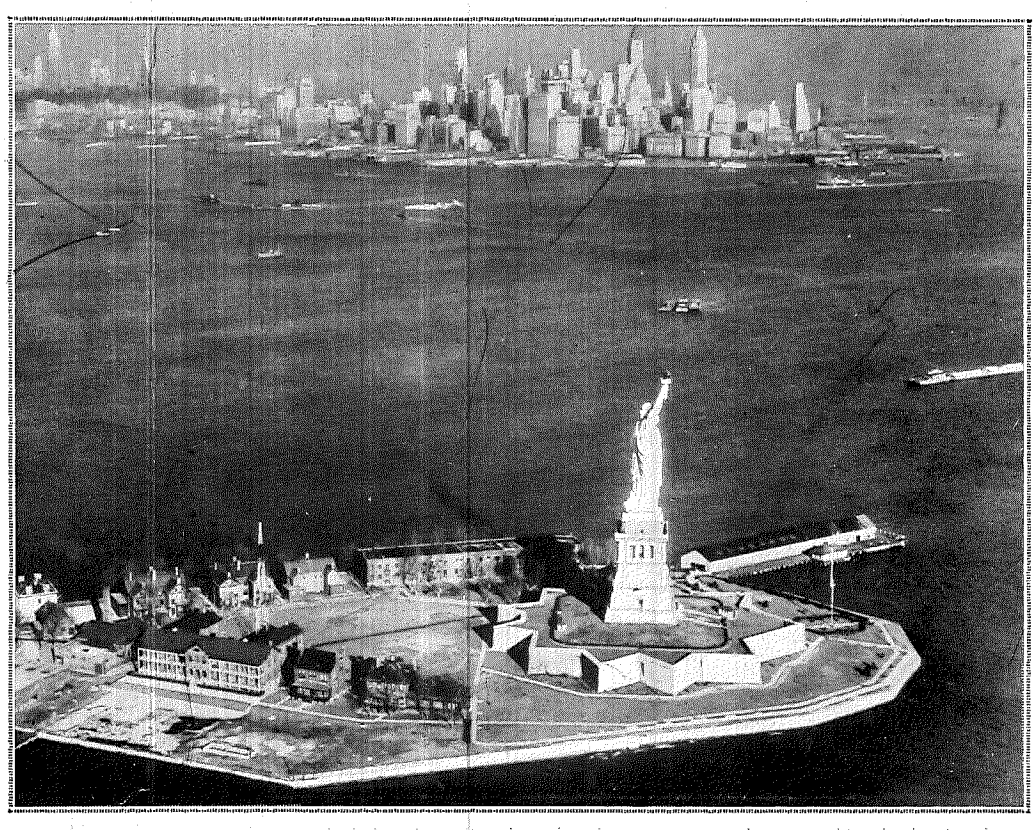
En raison de ses dimensions colossales, il était impossible d'adopter pour cette statue le procédé le plus souvent utilisé jusqu'alors de la statue massive. On eut donc recours à la technique du cuivre repoussé et à la collaboration d'une maison dans les ateliers de laquelle avaient été construites plusieurs statues analogues exécutées par le même procédé. D'autre part, il fallait aussi songer à la solidité de la statue et à sa résistance aux tempêtes violentes et destructives. L'ingénieur Eiffel fut chargé de ce problème et il construisit la charpente métallique qui devait supporter la statue. C'est donc avec cet ouvrage que l'ingénieux constructeur de la tour de 300 mètres qui porte son nom donna pour la première fois la preuve de la stabilité et de la solidité des charpentes métalliques que son génie avait imaginées.

Le premier morceau construit fut le bras portant le flambeau, envoyé à l'Exposition de Philadelphie en 1876. On s'attaqua ensuite à la tête, qui figura à l'Exposition universelle de 1878. La méthode d'exécution fut la suivante : le sculpteur construisit d'abord sur une carcasse en lattes un modelage en plâtre. Ce modelage en plâtre fut ensuite entouré par une empreinte résistante en bois sur laquelle on repoussa au marteau les feuilles de cuivre qui en épousèrent la forme et qui, rassemblées, constituèrent la statue. C'était un travail de tous points gigantesque. Il fut mené à bien et en 1884 on put remettre la statue terminée et montée dans les ateliers de la rue de Chazelles à M. G. Morton, ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

Démontée ensuite et expédiée en Amérique sur un bateau spécial, elle fut érigée à Bedloe Island et inaugurée le 28 octobre 1886. Cette cérémonie fut une des manifestations franco-américaines les plus retentissantes et les plus grandioses que l'histoire ait connues. Bartholdi, désormais, était célèbre non seulement en France, mais aussi aux Etats-Unis.

Un seul chagrin cependant devait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours : il ne put pas s'habituer à l'idée de voir sa ville natale et son petit pays occupés par les Allemands ; jusqu'à son dernier souffle il garda l'espoir de revoir un jour l'Alsace redevenir française... Sa mort, en 1904, l'empêcha de réaliser son magnifique rêve, mais soyons persuadé que son esprit était présent lorsqu'en novembre 1918 les troupes défilèrent devant ses nombreuses statues et apportèrent à l'Alsace cette liberté dont il avait exprimé la puissance inébranlable dans la plus gigantesque de ses œuvres.

Léopold Netter.



La statue de la Liberté qui se dresse dans l'île Bedloe, face à la pointe de New York hérissée de gratte-ciel. — *Phot. Keystone.*